

un lointain substrat symbolique né au Sahara et qui aurait marqué les peuples et leur descendance dans cette partie de l'Afrique [...] ainsi, ceux qui ont une tête de canidé évoquent Anubis»: faux. Les divinités égyptiennes à tête animale résultent d'une évolution locale indépendante, et les plus anciennes représentations d'Anubis le figurent comme un simple canidé, sans aucun caractère humain. Si les théranthropes égyptiens étaient dérivés d'un fonds saharien, on devrait les retrouver en Égypte prédynastique, ce qui n'est pas le cas.

— [Au sujet des auteurs des gravures bubalines] « nous ignorons tout de leur culture matérielle »: faux. Les images qu'ils nous ont laissées illustrent au contraire de très nombreux aspects de cette culture matérielle: habits, bijoux, arcs, massues, poignards, haches, selles, cordes, récipients, entre autres objets, y sont montrés en grand détail.

— « De manière générale, assurément, on ne peut parler de période pastorale quand il s'agit des Bubalins, et, peut-être, les hommes ne possédaient-ils que de petits troupeaux, accordant encore toute son importance à la faune sauvage et à la chasse »: faux, ou alors les mots ne veulent plus rien dire. Ces gens étaient à l'évidence des pasteurs, et les représentations qu'ils nous ont laissées sont majoritairement celles de leurs troupeaux (au Messak, les images de taurins forment 35% des figurations zoomorphes). Qu'ils aient aussi chassé ne change rien à l'affaire.

— « [Hamadou Hampaté Bâ] a été en mesure de déchiffrer quelques-uns de ces tableaux mythiques restés jusque-là énigmatiques, notamment la cérémonie du "Lotori" à laquelle il avait assisté en 1913 »: faux. Cette légende séduisante a été complètement réfutée, et il est déprimant de constater qu'elle est ici réintroduite sans discussion, comme s'il s'agissait d'un fait avéré⁵.

— « Une genèse autochtone du libyque — très possiblement après une longue ges-

tation à partir des motifs géométriques de l'art protoberbère et paléoberbère —, indépendante de l'écriture phénicienne ou de sa variante punique auxquelles on l'a si souvent lié, apparaît de plus en plus probable »: faux. Au contraire, la supposition selon laquelle des créateurs autochtones de cette écriture auraient choisi, parmi des centaines de signes possibles, les mêmes (par exemple **1**, **+**, **W**, **Z**) que ceux qu'utilisèrent les inventeurs de l'écritures phénicienne pour désigner les mêmes phonèmes (ici G, T, S₃, Y) est hautement improbable⁶.

On regrette d'avoir à écrire que, dans une revue d'aussi belle tenue, les images rupestres sahariennes auraient mérité un traitement plus sérieux. Lorsque de grandes théories sur le peuplement, les types anthropologiques, l'interprétation, etc. ne s'appuient pas sur des inventaires minutieux, elles restent au mieux lettre morte, et au pire ne témoignent que d'un certain *wishfull thinking*. Espérons donc que, dans les prochaines livraisons de *Racines*, nous serons offerts sur ce sujet, non plus de longs monologues interprétatifs, mais des monographies précises, détaillées, des magnifiques sites rupestres tassiliens. L'art rupestre est un « objet » archéologique comme un autre et il doit, comme le matériel lithique par exemple, faire l'objet d'inventaires minutieux, de descriptions précises, de corpus, de typologies argumentées, de travaux statistiques et d'études aréologiques qui en permettront une approche rationnelle. Autant la Préhistoire du Sahara central a besoin d'études pointues et localisées comme — par exemple — celle que Mohammed Beddiaf a livrée dans ce même numéro de *Racines* sur le site acheuléen de I-n-Tehaq, autant elle a le plus grand besoin de monographies détaillées de sites rupestres. Et ces derniers sont si nombreux qu'il y a largement de quoi alimenter quelques centaines de numéros de cette belle revue, à laquelle nous souhaitons un vif succès et une très longue vie.

JLLQ

« **Le peuplement protohistorique du Sahara central** » de A. Heddouche est un des articles du premier numéro de la nouvelle revue lancée en 2009 par l'Office du Parc National du Tassili, revue dont Jean-Loïc Le Quellec a commenté diverses contributions ci-dessus. Les propos de A. Heddouche appellent quelques commentaires en raison de nombreuses affirmations en contradiction flagrante avec la réalité.

En préambule, il nous paraît assez curieux que, l'auteur, directeur de Recherche au C.N.R.P.A.H., propose un découpage tem-

porel de l'Histoire qui pour le moins, sort de l'ordinaire: « *Au Sahara central, la période protohistorique couvre une longue période du Néolithique moyen (-6000) jusqu'à l'islamisation* ». Déjà on ne sait s'il s'agit de 6000 BP ou bien de 6000 BC ce qui est plus qu'une subtilité. Par ailleurs, quelque chose nous aura échappé car, selon le Larousse, la protohistoire est l'« Époque de l'histoire de l'humanité comprise entre la préhistoire et la période historique. La protohistoire, antérieure aux premiers documents écrits, a pour caractéristique essentielle l'apparition de la métallurgie: celle

5. Jean-Loïc LE QUELLEC 2002. « Henri Lhote et le Lootori. » *Cahiers de l'AARS* 7: 141-156; et 2006. « Lhote et le Lootori: le retour! » *Les Cahiers de l'AARS* 10: 149-150.

6. Werner PICHLER 2007. « The origin of the Libyco-Berber script. » In *Actes du colloque international Le libyco-berbère ou le tiffinagh : de l'authenticité à l'usage pratique* (pp. 187-200). Alger: Haut Commissariat à l'amazighité.

du cuivre, qui définit le chalcolithique, puis celle du bronze, qui donne son nom à l'âge du bronze, et celle du fer à l'âge du fer (périodes de Hallstatt et de La Tène). Les limites chronologiques de la protohistoire varient selon les régions.» Le *Centre National de ressources textuelles et lexicales* la définit en des termes assez proches : «Période de l'histoire, intermédiaire entre la préhistoire et l'histoire, qui commence à l'âge des métaux et se termine avec l'apparition de l'écriture (3^e au 1^{er} millénaire avant Jésus-Christ) (d'apr. Perraud 1963 et Graw. 1981).»

Y inclure le Néolithique, moyen ou pas, est pour le moins, surprenant. Par ailleurs le terme de Protohistoire, désignant une période *a priori* liée à l'apparition des métaux, nous paraît quelque peu délicat à manipuler, plus particulièrement pour le Sahara central. Les notions d'âge du Fer ou de Chalcolithique peuvent à la rigueur être utilisées pour le Maroc, la Mauritanie ou encore le Niger puisqu'on y a découvert des objets en cuivre, en fer ou en bronze et que par ailleurs on pense reconnaître des armes métalliques dans les étages récents de l'art rupestre de ces régions. Pour le Sahara central, ces notions nous semblent totalement hors de propos. Les rares armes retrouvées dans les fouilles sont issues de monuments très récents et si des armes, vraisemblablement métalliques, figurent dans l'art rupestre c'est essentiellement dans les images du Camelin et en aucun cas au Néolithique, qu'il soit moyen ou récent. Par ailleurs, elles se comptent sur les doigts des deux mains et, en l'absence de restes avérés de fours métallurgiques, de résidus de coulées, de lingots ou de minerais rassemblés pour utilisation, on est en droit de supposer que les plus anciennes correspondent à des importations et non à une production locale.

À l'autre extrémité de cette fourchette (proto)historique, quel n'est pas notre étonnement de constater que l'auteur donne comme limite la période d'islamisation. La Période Historique débiterait donc au VII^e siècle AD, pour le Maghreb (plus tard encore au Sahel) soit un bon millénaire après que les Grecs, longtemps après avoir utilisé des alphabets, aient établi des colonies en Afrique du Nord, et longtemps après les écrits d'Hérodote qui doit se retourner dans sa tombe. Et bien des siècles aussi après l'apparition des inscriptions libyco-berbères qui parsèment les massifs sahariens du Ténéré à l'Atlantique et de l'Atlas au Sahel, les premières apparaissant quelque trois siècles avant notre ère. La Protohistoire de cet auteur

est une révolution dans le domaine : du travail en perspective pour Larousse, le Grand Robert et autre Wikipédia qui devront tous rectifier leurs définitions de la Préhistoire, de la Protohistoire et de la Période Historique.

«[La Protohistoire] se distingue de l'Âge de la pierre par l'apparition du métal qui se substitue à la pierre ainsi que par un art rupestre et une poterie spécifiques.»

Toutes ces assertions sont fausses ou, au mieux, incomplètes : 1/ au Sahara central le métal n'apparaît pas à -6000 (que ce soit BC ou BP) ou alors l'auteur doit citer ses sources ou travaux inédits. 2/ il n'y a pas *un* mais *des* arts rupestres : les peintures de l'Ahnnet n'ont rien à voir avec celles de la Tefedest ou des Tassili-n-Ahaggar et moins encore avec les gravures du Messak ou du Djerat. 3/ il n'y a pas «une poterie spécifique» mais des dizaines de formes et de motifs décoratifs qui caractérisent des groupes culturels différents. On peut s'en convaincre avec une seule page du livre, cité par l'auteur, de Franz Trost (1997 : 36) mais on pourrait multiplier les exemples.

«La période protohistorique est aussi une ère où s'affirme une élite sociale (personnages puissants ou importants) pour laquelle on édifie de gigantesques monuments.»

L'auteur n'a pas tort d'affirmer que, à cette époque, la société est structurée, mais de là à clamer que, pour cette raison, les monuments seraient gigantesques il y a un pas à ne pas franchir : les bazina carrées ont des dimensions moyennes de cinq à six mètres de côtés et certaines plate-formes sous tumulus n'ont que quelques mètres de diamètre. Il est inutile de tomber dans le sensationnel et généraliser à tous les monuments ce qui ne s'applique qu'à quelques types, dont les monuments à antennes (croissants, V).

«Le Sahara compte des milliers de monuments funéraires.»

Sur ce sujet très précis, l'auteur se trompe juste d'un ou deux ordres de grandeur. Deux exemples suffiront à souligner les lacunes dans sa bibliographie ou son refus de considérer certains auteurs. Dès 1951 les italiens travaillant dans la vallée d'el-Agial (Fezzān, Libye) ont dénombré sur le seul flanc ouest de la falaise du Messak, soit une fraction ridiculement limitée du Sahara, environ 60 000 tombes attribuées aux Garamantes. Personnellement nous avons dénombré environ 6 000 croissants sur les bandes à haute résolution de *Google Earth*. L'aire couverte par ces bandes représente entre 5 et 10% au mieux de l'aire de distribution des croissants, et même si les densités ne sont pas homogènes, on peut estimer entre 50 000 et 100 000 le nombre total de ces monuments.

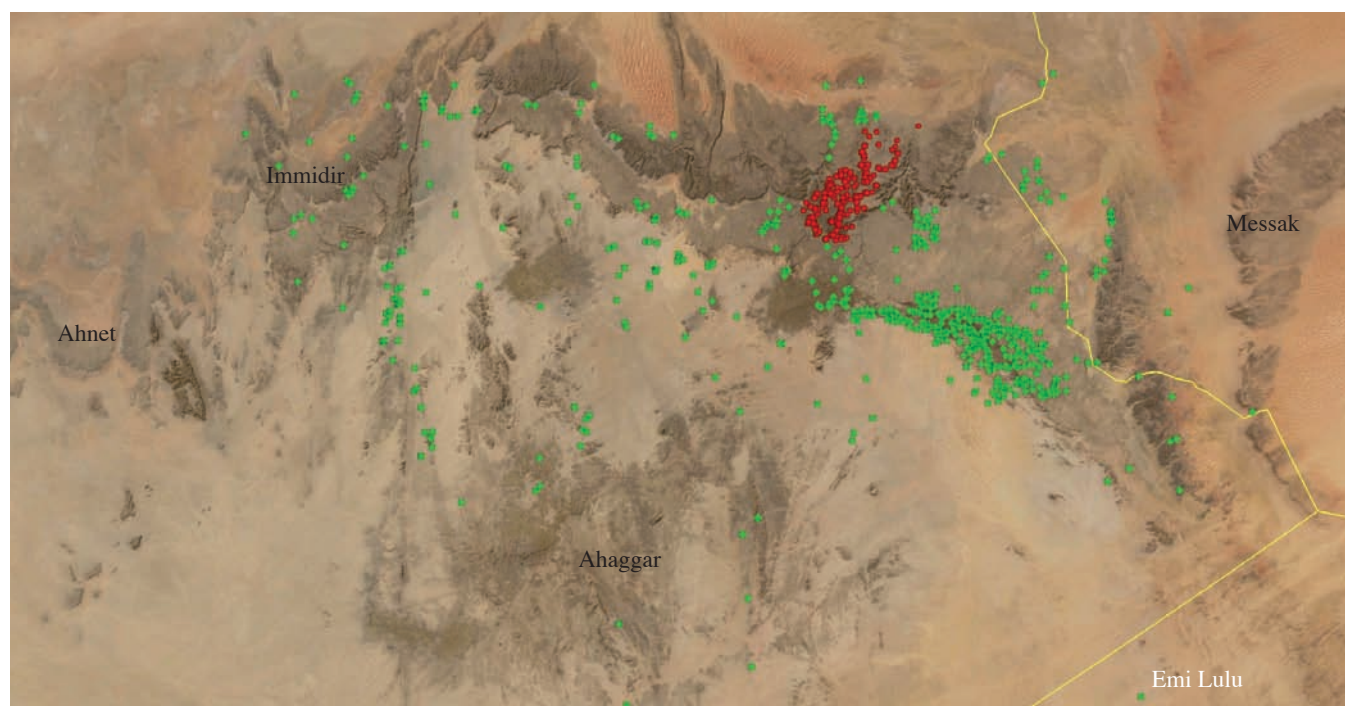


Fig. 1. Distribution des 973 Monuments en Trou de Serrure (MTS). En rouge les monuments du Fadnoun publiés par Savary (1966). Remarquer la densité élevée sur la façade sud-ouest de la Tassili-n-Ajjer. Densité inégale pour partie en raison de l'absence de bandes à haute résolution sur Google Earth.

En Mauritanie, des nécropoles s'étirant sur des kilomètres contiennent assurément des milliers de sépultures. Et donc, si l'on considère tous les types, les monuments se comptent par centaines de milliers (peut être même près d'un million) ce qui n'a pas tout à fait la même signification en terme d'occupation du Sahara, de population(s), d'interactions entre groupes et d'impact sur l'environnement !

«À la même période [à l'islamisation ou bien vers -5000 ? Note de Y.G.] apparaissent des monuments plus complexes qu'on appelle en trou de serrure et qui se situent entre -5000 et -3000» [BP ou BC ??]

Il n'est pas toujours aisé, j'en conviens, pour les chercheurs africains de se procurer les articles publiés et, personnellement en tant qu'amateur provincial j'ai les mêmes difficultés. On peut néanmoins s'adresser directement aux auteurs de ces articles pour avoir des copies sous forme de fichier PDF et donc obtenir les informations sur l'évolution des connaissances. La lecture d'un article récent (Paris *et al.* 2010), annoncé dans les résumés d'une conférence de 2009, aurait précisément permis à l'auteur d'éviter de propager des dates erronées car obtenues grâce à une méthodologie non maîtrisée à l'époque. Les Monuments en Trou de serrure (MTS par la suite) de l'Emi Lulu (Niger) sont les seuls à être datés à ce jour : les dates sont regroupées dans une fourchette chronologique assez étroite : 4480 ± 50 BP (soit $ca\ 3000 \pm 200$ cal BC).

« Cette construction serait originaire du Fadnoun dans le Tassili n'Ajjer où l'on trouve les plus étendues et les plus importantes nécropoles de monuments en trou de serrure. »

Là encore, il s'agit d'affirmations gratuites, non étayées par le moindre argument et même contraires à la réalité. Depuis 2006 des cartes de distributions des MTS ont été publiées à quatre reprises au moins (Gauthier 2006, 2007, 2008, 2009) et il est incroyable qu'un directeur de recherche en archéologie puisse faire l'impasse sur des publications qui concernent la zone même sur laquelle il travaille.

Abdelkader Heddouche en reste à la publication de Savary (1966), qui en son temps était la seule à faire une synthèse de ces monuments funéraires et montrait une haute densité de ces derniers sur le Fadnoun. Mais aucune recherche systématique n'avait été effectuée en dehors de cette zone. Depuis 2006 les recherches ont porté sur la totalité du Sahara et la distribution des MTS est maintenant bien connue, même si tous les monuments n'ont pu être détectés faute d'une couverture globale du Sahara central en bandes à haute résolution sur Google Earth. L'inventaire qui comportait quelque 180 monuments en 1966 en comporte à ce jour plus de 950 comme le montre la carte de la figure 1. La distribution, bien évidemment, n'a rien de commun avec la description qu'en donne Heddouche. Alors que cela a été décrit dans les divers articles cités *supra*, celui-ci ignore ou feint d'ignorer que des MTS ont été construits en Libye, jusqu'en limite du Messak, qu'il y en a jusqu'au sud de l'Ahaggar même s'ils sont peu nombreux, et que les exemplaires les plus septentrionaux remontent jusqu'à $26^{\circ}40'N$ en Libye et $27^{\circ}20'N$ sur la pointe Nord de la Tassili-n-Ajjer.

Quant à l'origine de ces MTS, localisée par Heddouche au Fadnoun sur la foi des données de 1966 (= concentration dans l'unique zone étudiée alors) il suffit de regarder la carte (fig. 1) pour se convaincre du non-sens d'une telle affirmation: la façade sud-ouest de la Tassili en comporte autant sinon plus que le Fadnoun. L'argument du nombre n'est donc pas en faveur du Fadnoun ! Qui plus est, il reste encore à montrer que l'origine d'un phénomène se trouverait nécessairement dans la zone de sa plus haute densité. Si tel était le cas, et en l'absence d'écrits dans 2 000 ou 3 000 ans, on affirmerait que l'islam est originaire d'Indonésie, au seul motif que c'est le pays qui héberge le plus de musulmans.

«...et parce qu'on inhumait dans ces tombes exclusivement des hommes, ces monuments ont été attribués à des personnages puissants ou importants.»

L'auteur est parfaitement en droit de souligner le fait que seuls des hommes ont été retrouvés sous ces monuments. Pour autant, et la remarque vaut tout autant pour les dates discutées, cela concerne exclusivement des monuments de l'Emi Lulu, c'est à dire un lieu totalement à l'écart de la distribution générale de ces monuments. Les résultats obtenus sur un isolat ne peuvent être généralisés sans précaution et il serait honnête de souligner que l'on ne sait rien des défunts sous MTS en Algérie dans les zones de haute densité, sauf si l'auteur dispose de données non publiées.

«Vers -4000 apparaît le monument dit plate-forme circulaire (Fig. 3) qui touche tout le Sahara central et qui dure jusqu'à -1000.»

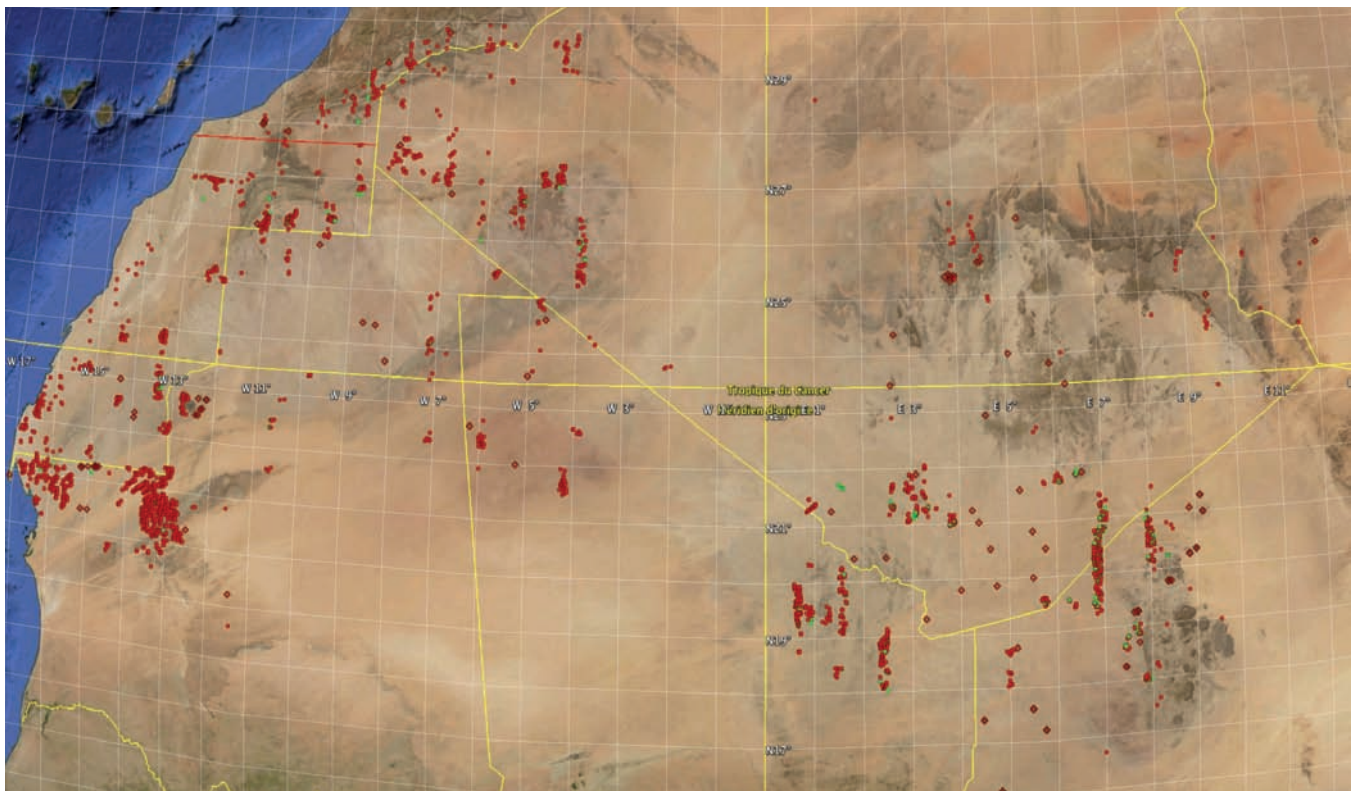
Là encore on ignore la référence pour les dates (BP / BC) et l'auteur omet, comme précédemment, de signaler qu'il les tire des travaux de François Paris, qu'elles sont valables pour le Niger et pas nécessairement pour l'Algérie.

«Cette construction [= la plate-forme, Note de Y.G.] dénommée aussi monument en corbeille est constituée d'une plate-forme empierrée ou gravillonnée.»

Faux : si l'auteur avait pris soin d'étudier d'autres publications pourtant disponibles depuis longtemps (Gauthier, 2003, 2008, 2009) il aurait compris que plate-formes et corbeilles sont deux types différents de monuments sans rapport ni temporel ni culturel. Les corbeilles, dont la bordure est faite de pierres plates inclinées, sont associées aux auteurs des gravures en style du Messak.

«À la même époque, sont construits entre -3500 et -2000 dans le sud de l'Ahaggar les monuments en croissant (Fig. 4a). Cette forme occupe un territoire vaste mais bien localisé. Sa limite septentrionale serait globalement le 22°N et sa limite orientale ne serait plus l'oued Tafassasset où commencerait le territoire des "monuments en trou de serrure" mais le Tassili n'Ajjer où l'on vient d'identifier cette construction près de Djanet au cours d'une mission de recherche aux mois d'octobre et novembre 2008.»

Fig. 2. Distribution des 6720 croissants répertoriés à ce jour. En rouge les croissants ouverts à l'est, en vert ceux ouverts à l'ouest. Noter que ces monuments existent bien au Nord du 22° parallèle, limite septentrionale avancée par Heddouche.



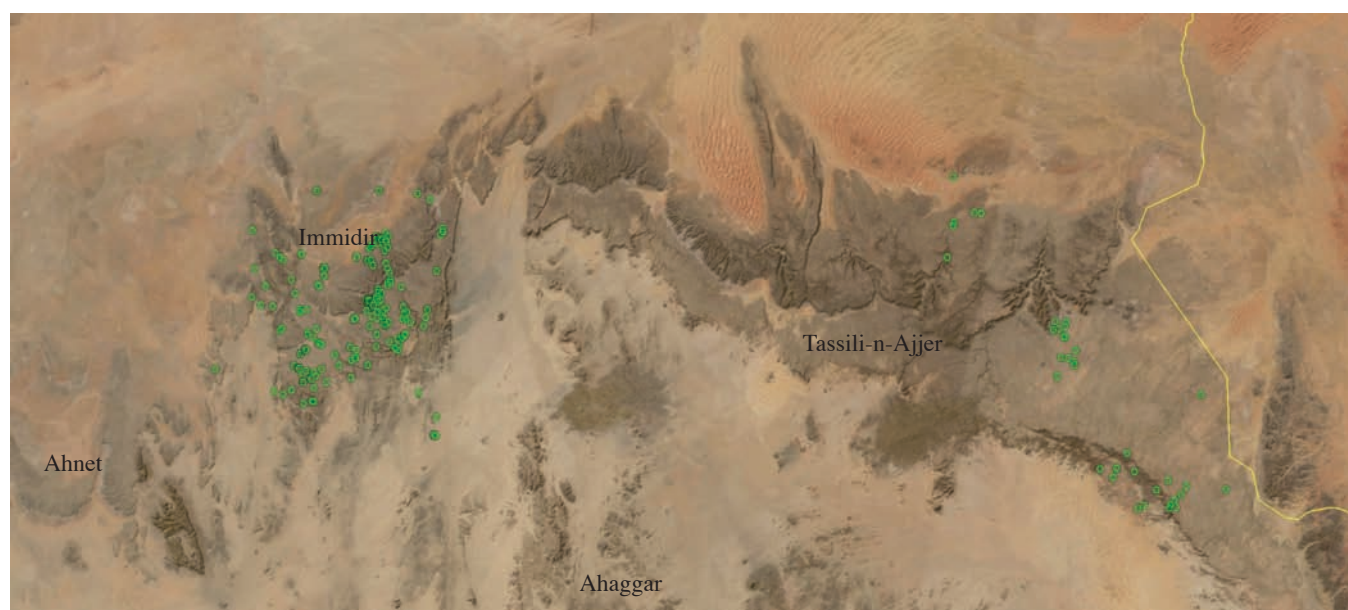


Fig. 3. Distribution des goulets. Si la majorité se trouve bien en Immidir, il en existe aussi vers Ti-m-Meskis et un bon nombre dans la Tassili-n-Azjer contrairement aux affirmations de A. Heddouche

Il est remarquable de voir avec quelle constance l'auteur s'ingénie à ne pas prendre en compte la littérature et les cartes de distribution publiées : ces dernières révèlent plusieurs contrevérités criantes qu'il aurait pu éviter sans problème s'il s'était donné la peine de les analyser (fig. 2 et Gauthier 2008 : 109, 2009 : 320). Pour le Sahara central, on observe des croissants jusqu'à la latitude de 27° environ. De même la limite longitudinale est bien plus orientale qu'il ne le prétend puisqu'on en trouve sur le Messak. Un croissant trouvé sur ce plateau a été publié par sa collègue directe (Hachid 2000 : fig. 387). Il était donc en mesure de donner des frontières plus correctes sans trop de difficultés. Et insister sur la découverte d'un croissant près de Djanet paraît bien anodin voire dérisoire quand plusieurs milliers de monuments du même type sont publiés dans le même temps mais, évidemment, par un chercheur étranger à l'équipe de l'auteur.

[cette construction] « qui est aussi signalée au Niger, au Mali et en Mauritanie est absente dans les autres régions sahariennes. »

Comme le prouve à l'envi la fig. 2, les affirmations de l'auteur — absence implicite des croissants au Maroc et Western Sahara, Immidir — sont contredites par les cartes mises à disposition depuis 2008.

« Ces constructions sont formées d'un tumulus renflé dans la partie centrale et de deux bras ouverts généralement vers l'est ; certains monuments sont cependant orientés vers l'ouest et seraient réservés aux femmes. »

Là encore, il eut été bon que l'auteur signale que la statistique sur la relation orientation/sexe porte sur cinq monuments au total et que le seul monument ouvert à l'ouest est la sépulture d'une femme. Rien n'oblige à ce que cela

soit la règle générale et une fois encore, pour l'heure, ceci n'a de valeur que pour le Niger, ce que l'auteur passe sous silence.

« Le plus grand de ces monuments est celui de l'oued Igharghar méridional au sud de Tamanrasset avec des bras atteignant les 250m mais le plus remarquable se trouve près de Tin Zaouatine dans les tassilis. »

Certes, mais Google Earth donne des exemples de croissants tout aussi grands vers Tifariti (Western Sahara) et Jörg Hansen a trouvé des antennes de 600 à 700 mètres de long dans les Tassili-wa-n-Ahaggar, dimensions que l'on retrouve sur un croissant construit à proximité d'Aït Ouabeli au Maroc.

« L'Ahaggar renferme une forme spécifique de monuments funéraires connue sous le nom de goulet qui se condense presque exclusivement dans le Tassili de l'Immidir. Le seul goulet inventorié en dehors de cette région se trouve dans la région naturelle de l'Adjerar près d'In Eker. Cette construction est formée de deux lobes symétriques partagés par une allée ouverte qui aboutit à un tumulus (Fig. 5). »

L'analyse est là encore un peu rapide et ne colle pas à la réalité : une telle définition englobe deux types de goulets très proches (lobes symétriques, allée et tumulus) dont la majorité, pour l'instant est bien localisée en Immidir. Malheureusement l'auteur semble avoir, là aussi, omis quelques publications et/ou ne pas avoir exploré en détail les bandes à haute résolution de Google Earth sur le Sahara central : l'eût-il fait qu'il aurait découvert qu'un des types au moins de goulet possède une aire de distribution débordant largement sur la Tassili-n-Ajjer et s'ils n'y sont pas présents partout, c'est probablement en raison de la couverture partielle déjà signalée (fig. 3).

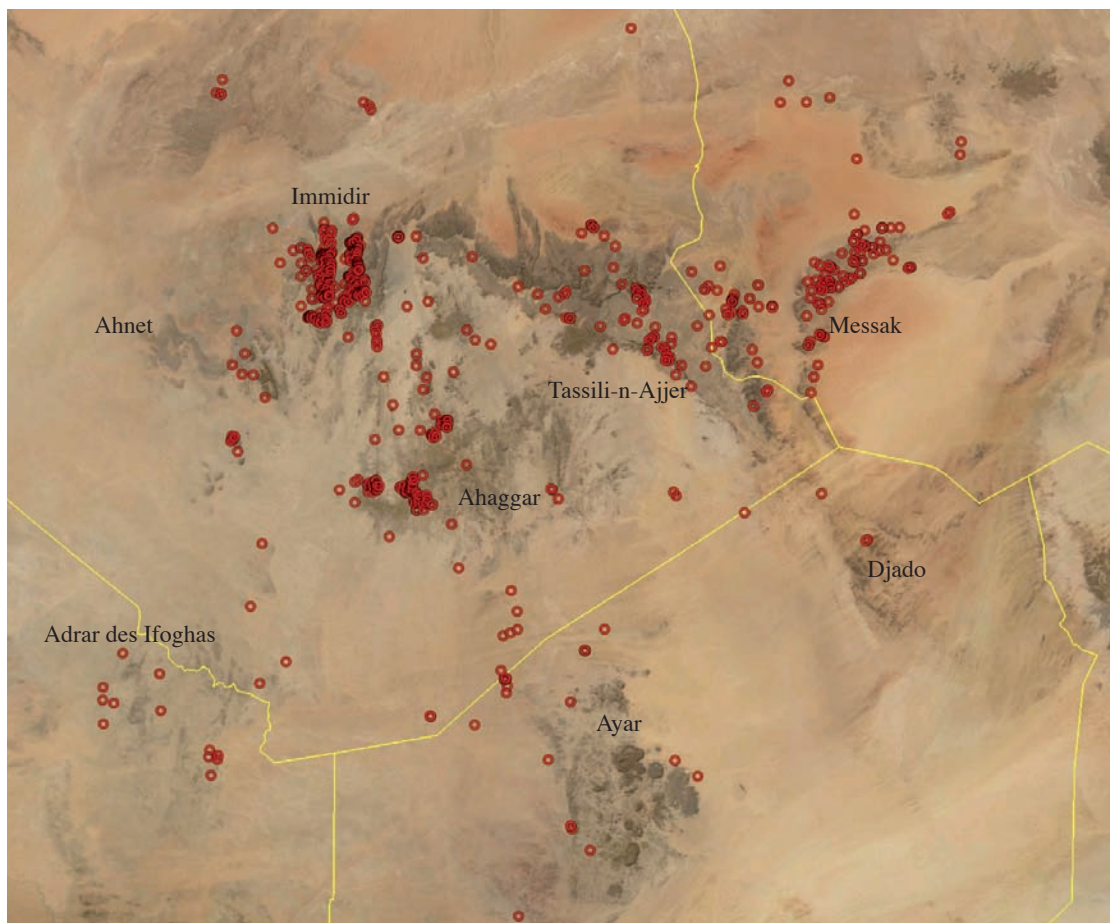


Fig. 4. Distribution des monuments à antennes en "V". Comparer avec la liste des régions données par A. Heddouche.

«Le monument à cratère (Fig. 6) qui se reconnaît par sa dépression sommitale en forme de cuvette serait peut être la forme la plus ancienne de la période dite post-néolithique. Cette forme qui débiterait vers 1900 av. J.-C.»

Ces affirmations, non argumentées, nous posent problème puisque certains des tumulus des MTS — antérieurs au Post-Néolithique et donc beaucoup plus anciens que 1900 av. J.C. — ont déjà des tumulus à cratère.

Les statistiques de Savary (1966:38) sont sans équivoque sur ce sujet:

- tumulus conique à peu près certains 2%
- tumulus conique possible 20.4%
- t. tronconique à cratère possible 23%
- t. tronconique à cratère certain 54.6%

Savary précise: «la majorité des tumulus sont du type tronconique à cratère sommital. Nous pensons qu'une enquête de terrain conduirait à augmenter considérablement le pourcentage qui en a été défini ci-dessus.»

«Dans ces monuments qui seraient l'œuvre des constructeurs des chars rupestres...»

Affirmation totalement gratuite, non argumentée et contraire aux observations: il y a des tumulus à cratère dans des régions où il n'y a pas de chars et vice-versa. Par ailleurs, si on se limite au Sahara central,

c'est du côté des bâtisseurs des monuments à antennes en «V» qu'il faut chercher, car l'aire de distribution des peintures cabalines (= peintures de chars dont beaucoup au galop volant) coïncide avec celle de ces monuments en «V». Plus généralement, les chars se retrouvent dans toute l'aire berbérophone (Gauthier 2011 dans ce même volume) et le lien avec les tumulus à cratère serait à prouver.

«Deux autres architectures funéraires ont aiguë la curiosité des archéologues qui ont sillonné le Sahara central: le monument

Fig. 5. Tumulus à plate-forme sommitale (= plate-forme tabulaire de Heddouche). Immidir.





Fig. 6. Détail de la partie supérieure du monument précédent

à antennes et le tumulus sur dallage concentrique auquel nous préférons la dénomination monument en sombrero.»

La curiosité est ici dans l'appellation dont Abdelkader Heddouche affuble des monuments sahariens; mais après tout, pourquoi ne pas aller chercher au Mexique un sobriquet pour désigner les tumulus sur plate-forme.



Fig. 7. Tumulus à plate-forme sommitale. L'échelle est donnée par le personnage à gauche. Région de Tchintelous, Ayar, Niger.

«La chronologie de ces monuments n'est pas encore bien précisée mais les données archéologiques actuelles situent leur apparition vers 1900 av. J.-C.»

L'auteur a raison quant à l'absence de dates et on se demande bien pourquoi aucune n'a été proposée pour des monuments connus depuis un siècle et qui sont particulièrement nombreux dans le domaine géographique de recherche des parcs nationaux: des équipes algériennes y travaillent depuis des décennies mais rien n'est paru sur ce sujet. De même sur le millier de



Fig. 8. Autre tumulus à plate-forme sommitale. Région de Tchintelous, Ayar, Niger.

MTS présents en Algérie, les chercheurs n'ont pas été en mesure de fournir une seule date de structure qui permettrait d'avancer sérieusement dans la connaissance des populations sahariennes.

«Mais une chose est sûre: ils ont occupé de vastes régions dans le Tassili n'Ajjer et l'Ahaggar central mais semblent être rares ou absents dans l'Ahaggar méridional.»

Nous nous permettons de fournir à l'auteur quelques précisions sur la répartition de ces monuments en lui proposant une carte de distribution (fig. 4) déjà publiée à plusieurs reprises depuis 2006 (Gauthier 2006, 2007: 77, 2008: 111, 2009b: 131) et qui montre qu'ils occupent une aire bien plus grande, couvrant des régions qu'il n'inclut pas dans sa liste: Ahnet, Messak, Tadrart, Nord Ayar... Cette carte, comme les précédentes montre à quel point l'auteur ignore superbement la littérature pourtant abondante sur le sujet. La suite de la distribution de ces monuments sur la façade atlantique est disponible dans les références ci-dessus.

«Le monument dit plate-forme tabulaire (Fig. 11) est très peu répandu dans le Sahara central. Il est constitué d'une plate-forme assez importante dont la hauteur peut atteindre 2m et d'un tumulus excentré. Cette forme est actuellement identifiée près de Tamanrasset (entre Adriane et Tahabort ou source Chapuis), dans l'oued Tin Tarabine (Youf Eheket) et à Abaléma. Dans l'état actuel des connaissances, il est impossible de préciser la présence de ce type de monuments dans les autres régions du Sahara central.»

Au risque de paraître répétitif et insistant, nous sommes au regret de préciser que dans l'état actuel des connaissances il est parfaitement possible d'affirmer la présence de ce type de tumulus tronconique à plate-forme en Immidir (Fig. 5-6), en Ayar (Fig. 7-10), et au Djado au moins (Fig. 11-12).

Il nous paraît vain de poursuivre l'analyse du texte de Heddouche, bien que la fin de l'article mérite d'autres commentaires de même nature que ceux que nous avons fait jusque-là.

«Le paradoxe des monuments funéraires du Sahara central est qu'ils ont toujours frappé les esprits des archéologues mais ont très peu suscité leur intérêt et les quelques recherches se limitaient essentiellement à la description des architectures qui servaient à l'établissement des classifications et des nomenclatures. Ce n'est qu'à partir des résultats obtenus dans le nord du Niger (mise en place d'une chronologie des monuments funéraires) que la recherche en protohistoire a commencé à se développer.»

Les cartes et autres analyses rapportées dans les publications citées *supra* suffisent à montrer que nous n'avons pas attendu les bons conseils d'Abdelkader Heddouche pour dépasser le simple aspect descriptif des monuments et qu'au contraire nous avons placé ces manifestations anthropiques dans un cadre assez large qui prend en compte les différents volets archéologiques, y compris les aspects linguistiques (voir ce même volume).

Nous pourrions convoquer aussi les travaux de l'équipe italienne de l'Université La Sapienza qui avec le livre *Sand, stones and bones* est allé bien au delà des vœux d'Abdelkader Heddouche.

«...ouvrant un cadre très large au Sahara nigérien ont permis de déceler une relation avec l'art rupestre et pour la première fois un type de monument funéraire, le monument à cratère a été rapporté à l'épisode des personnages à tête trilobée et "porteurs de lances" (C. Dupuis) de l'art rupestre saharien.»



Fig. 9. Tumulus à plate-forme sommitale. Nord Ayar, Niger.



Fig. 10. Détail de la plate-forme sommitale.



Fig. 11. Deux autres monuments du même type. Région du Djado. Photo U. & B. Hallier.

Sur ce sujet des relations art-rupestre/monuments, nous nous permettons de renvoyer l'auteur à deux articles :

1/ GAUTHIER Y. & C., 2004, « Un exemple de relation monuments -art rupestre : monuments en corbeilles et grands cercles de pierres du Messak (Libye). » *Les Cahiers de l'AARS* 9 : 45-62.

2/ id. 2006, « Monuments en trou de serrure et art rupestre. » *Les Cahiers de l'AARS* 10 : 79-110.

Ces articles traitent exactement du sujet en question et, au risque de paraître immodeste, n'ont pas d'équivalent à ce jour, nous semble-t-il.

« Il est de notre devoir d'inventorier, d'étudier, de conserver, de valoriser, de respecter et de transmettre aux générations futures ce patrimoine archéologique que nous ont légué ces hommes. »

Nous ne pouvons qu'acquiescer à cette requête en rajoutant qu'il est aussi de notre devoir, dans la communication des résultats, de prendre en compte tout ce qui a été publié pour

éviter de donner des idées totalement en décalage avec la réalité. Finalement, ce qui nous paraît le plus surprenant et le plus désolant, c'est que l'éditeur et les *referees* de la revue laissent passer des articles dont les fondements scientifiques sont pour le moins discutables et qui donnent une très mauvaise image de la recherche archéologique en Algérie. Ceci est d'autant plus désastreux que le patrimoine mondial dont l'Algérie est le simple dépositaire est d'une richesse extraordinaire, et qu'il mérite bien mieux.

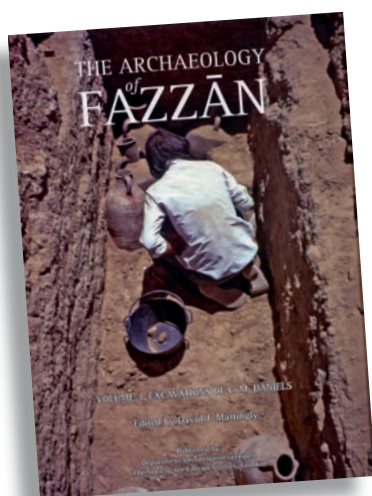
Yves GAUTHIER



Fig. 12. Détail des deux monuments du Djado de la fig. 11. Photo U. & B. Hallier.

Références

- GAUTHIER Yves & Christine 2004. «Un exemple de relation monuments - art rupestre: monuments en corbeilles et grands cercles de pierres du Messak (Libye).» *Les Cahiers de l'AARS* 9: 45-62.
- 2006. «Monuments en trou de serrure et art rupestre.» *Les Cahiers de l'AARS* 10: 79-110.
- 2007. «Monuments funéraires sahariens et aires culturelles.» *Les Cahiers de l'AARS* 11: 65-78.
- 2008b. «Monuments en trou de serrure, monuments à alignement, monuments en "V" et croisants: contribution à l'étude des populations sahariennes.» *Les Cahiers de l'AARS* 12: 105-124.
- GAUTHIER Yves 2009a. «Orientation and Distribution of Various Dry Stone Monuments of the Sahara.» J. A. Rubino-Martin, J. A. Belmonte, F. Prada and A. Alberdi [eds.], *Cosmology Across Cultures*, ASP Conference Series, 409: 317-330.
- GAUTHIER Yves 2009. «Nouvelles réflexions sur les aires de distribution au Sahara central.» *Les Cahiers de l'AARS* 13: 121-134.
- HEDDOUCHE Abdelkader 2009. «Le peuplement proto-historique du Sahara central.» *Racines* 1: 143-155.
- PACE B., SERGI S. & CAPUTO G. 1951. *Scavi Sahariani: ricerche nell' Uadi el-Agial e nell' oasi di Gat. Monumenti antichi*. Roma: Accademia Nazionale dei Lincei 41: 152-551.
- PARIS François & J.F. SALIÈGE 2010. «Chronologie des monuments funéraires sahariens: problèmes et résultats.» *Les Nouvelles de l'Archéologie* 120-121: 57-60.
- TROST Frans 1997. *Pinturas, Felsbilder des Ahaggar (Algerische Shara)*. Graz: Akademische Druck-u. Verlagsanstalt.



David J. Mattingly [ed.] 2010. *The Archaeology of Fazzān, volume 3, Excavations of C. M. Daniels*. Tripoli / London: Department of Antiquities / Society for Libyan Studies, 572 p.

Ce livre est le troisième d'une série de quatre volumes, édités par David J. Mattingly et consacrés à l'archéologie d'une partie du Fazzān.

En effet contrairement à ce que pourrait laisser imaginer le titre, la région n'est pas étudiée dans sa totalité et les études portent essentiellement sur un secteur qui s'étend en longitude de l'ouest d'Ubari à Tmissa. Cette zone comprend la vallée d'al-Ajāl, les oasis du sommet nord de l'Edeyen de Murzuq ainsi qu'une fraction de l'Edeyen d'Ubarī, c'est-à-dire la zone principale d'implantation des Garamantes, centrée sur la capitale Jarma (fig. 1).

Les travaux présentés sont le fruit de dix-campagnes de terrain, effectuées entre 1958 et 1977 sous la conduite de Charles M. Daniels, malheureusement décédé en 1996 avant publication des résultats. Seules des informations préliminaires avaient été publiées, et l'essentiel des données restait inédit. À la disparition de C.M. Daniels beaucoup de points restaient à élucider concernant des populations qui se sont développées dans un cadre particulièrement favorable, en bordure du Messak, où les ressources en eau étaient abondantes.

Ce travail d'investigation et de fouilles a été repris et poursuivi par une deuxième équipe, dans le cadre du *Fazzān Project*, sous la hou-

lette de David Mattingly; entre 1997 et 2001. Les quatre volumes de la série regrouperont à terme l'ensemble des études menées par ces deux équipes, études qui se complètent et contribuent à une très bonne connaissance des Garamantes. Ceux-ci occupaient une région clef, au contact des populations sahariennes du Messak, de la Tassili-n-Ajjer et de la Tadrart mais aussi des Toubous. Cette région marque aussi la limite de pénétration des Romains vers le sud.

Le jeu des concessions archéologiques fait que le domaine de Garamantes a été scindé en deux par l'administration libyenne, le deuxième centre vital, la vallée de la Tanezzuft et son centre principal Ghat, étant dévolu à l'équipe de l'Université la Sapienza dont les publications proposent des informations complémentaires.

Le premier volume de la série offre une synthèse des études et met l'accent sur les établissements Garamantes, sur les sites d'habitat, les fortifications et l'architecture. Trois aspects importants sont ensuite traités: 1/ religion et rites funéraires; 2/ l'agriculture et notamment les technologies d'irrigation pour la mise en valeur des sols; 3/ l'art rupestre et les inscriptions libyco-berbères mais aussi grecques et latines. Ce premier volume s'achève sur une rapide revue des activités humaines dans la région considérée, depuis le Paléolithique jusqu'à nos jours avec quelques propos sur le futur en liaison avec les ressources aquifères et le développement des méthodes modernes d'agriculture.

Le deuxième volume propose un inventaire complet des trouvailles, site par site, avec géo-localisation et description des élé-